



Fondée en 1827

L'Abonne de la Nouvelle-Orléans

POLITIQUE LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS

VOLUME 89

NOUVELLE-ORLÉANS, LNE., MARDI, 11 MAI 1920.

NO. 124

DERNIERES NOUVELLES LOCALES

Les banquiers, courtiers et hommes d'affaires à la Nouvelle-Orléans sont opposés à un boni comptant pour les soldats de la dernière guerre.

Roger Simon, un épicier, Damaine et Hennessy, a été arrêté, sous la charge d'avoir vendu du sucre à 40 sous la livre. Il avait acheté le sucre au prix de 24 sous la livre.

M. Pierre Michel, Jr., un vieux vétéran, membre de la Batterie Washington, est mort mardi, 11 mai 1920, à l'âge de 81 ans.

La société du Vieux Carré s'occupe actuellement des améliorations du quartier français, qui a été le berceau de la Nouvelle-Orléans. La société demande plus de lumières, plus de propriété, et concentre toutes ses activités pour faire au Vieux Carré un endroit charmant pour habiter.

Le "Fonduet", cinquième grand contrat au tarif infidèle par la "Foundation Company", a été lancé sans aucune difficulté samedi dernier. Une grande foule assistait à la cérémonie. Mlle S. Downman était la marraine.

Une église roulotte, installée sur un auto-truck, chargée des articles les plus nécessaires dans les familles, vient de commencer à faire des tournées dans les différentes rues de la ville sous la direction de Mlle Alberta Mason, une diplômée du Newcomb College, qui promet bon poids et bonne mesure. Sa première tournée a été très encourageante. Nous lui souhaitons le plus grand succès.

L'Armée du Salut a besoin de \$50,000 pour aider à payer sa dette sur 84 citadelle, 135 rue Rampart. Cette organisation charitable fait un bon immense en secourant les plus malheureux - les pauvres honteux. Vous venez comme à la mode? Souvenez-vous que \$50,000, quand les autres organisations font des appels pour \$500,000 et le double et réussissent à les obtenir. Aidez cette Armée du Salut autant qu'il est en votre pouvoir de le faire; elle le mérite sous tous les rapports.

Des voleurs se sont introduits clandestinement dans la résidence de Mme. Paul Briere, 3018 rue Prytanée, à l'heure du dîner, entre 6 et 6:30 du soir, et ont enlevés des bijoux de l'armoire de Mme. Briere d'une valeur de \$2500.

Les enfants des écoles publiques de la Nouvelle-Orléans ont payés leurs respects à la mémoire du noble philanthrope, John McDonogh, vendredi dernier, comme d'habitude tous les ans, en décorant sa statue, à la place Lafayette.

Les ventes d'immobiliés à la Bourse des Encanons, jeudi dernier, se sont élevées à plus d'un demi million de piastres.

On évalue à près de 50,000 lées les barreaux qui ont été défilés par les boucliers d'Athènes et du Pirée le jour de Pâques.

Deux armées bolchévistes ont été mises en déroute et presque totalement détruites dans la dernière attaque contre la ville de Kiev par les Polonais et les Ukrainiens.

Le conseil des ambassadeurs a décidé de donner plus de temps aux allemands pour payer la somme de \$100,000,000 qu'ils ont été condamnés à payer pour violations du traité au sujet des patentes.

Le Duel Millerand-Lloyd-George

La page d'histoire diplomatique que les Alliés viennent d'écrire à San Remo pourra se raconter plus tard comme un duel entre deux hommes, entre deux races et entre deux idées.

Les deux chefs en présence étaient les deux maîtres actuels de la politique mondiale.

D'un côté, Millerand, le champion des revendications françaises, fermement décidé à en maintenir la substance, sûr d'être appuyé en cela par l'unanimité de ses compatriotes, parlant peu mais toujours au point, ému dans les réclamations essentielles, conciliant dans les questions de forme, ne lâchant jamais la proie pour l'ombre, un peu lourd à la parole mais ne portant que des coups droits dans l'attaque, se rendant parfaitement compte qu'un pouce de terrain cédé à certaines prétentions de son adversaire pourrait être cent pieds abandonnés à l'Allemagne, enfin n'oubliant jamais que la France ne devra sa sécurité de demain qu'à sa clairvoyance d'aujourd'hui.

En face de lui, Lloyd-George, patriote, lui aussi, et rude pour lui, avec de la malice plein les yeux et du charme plein la voix, confiant dans sa finesse politique et dans ses manières tranquilles, toujours sûr, promettant, enveloppant, poussant une botte à droite pour mieux frapper à gauche, s'irritant parfois de retrouver toujours intact le bloc français, présentant à l'adversaire l'image d'une Allemagne ruinée pour en faire mieux accepter l'idée d'une restauration commerciale plus rapide, ayant toujours en mémoire les revendications pacifistes des libéraux et des ouvriers de son pays, sans oublier non plus la souffrance d'affaires qui fait loucher vers l'ennemi d'une plus d'un commerçant anglais, peut-être un véritable héros d'Angleterre qu'il est, à voir la France pousser trop avant au cœur de l'Europe centrale, enfin bien décidé à rester fidèle au vieux diction britannique: what we have we hold.

Les dépêches nous ont raconté que la première rencontre fut froide. Mais à mesure que Lloyd-George jugeait son adversaire, la température montait. A la dernière poignée de mains, l'atmosphère était pleine de cordialité. On dit que l'Anglais aime à lutter avec un homme. M. Lloyd-George fut servi à souhait; et il sortit rayonnant de la conférence de San Remo: Lloyd-George se exhibant over San Remo, disait une dépêche de Londres à la "Montreal Gazette" du 30 avril.

Aux Communes il y a quelques jours M. Lloyd-George a dit sa joie d'avoir obtenu de M. Millerand, à San Remo, une déclaration affirmant que la France ne nourrit aucune intention d'annexion à l'égard de l'Allemagne. Au Parlement Français, M. Millerand n'a pas dit toute sa satisfaction d'avoir obtenu de M. Lloyd-George qu'il laissât toute liberté à la France de prendre seule les mesures qu'elle jugerait nécessaires pour faire observer le traité par l'Allemagne sans avoir à s'occuper du consentement de ses Alliés. Et tous les amis de la France se sont réjouis du précieux résultat de la sage et victorieuse obstination de Millerand.

M. Lloyd-George avait l'intention bien arrêtée de convoquer les délégués allemands à San Remo. M. Millerand avait l'intention bien arrêtée de ne pas les y inviter. Et les Allemands sont restés chez eux.

M. Lloyd-George avait demandé à ses collègues les ministres alliés de supprimer la Commission de contrôle qui doit veiller à l'exécution des clauses économiques du traité de paix par l'Allemagne. M. Millerand a cru plus sage de maintenir la dite commission en exercice. Et la Commission de contrôle interalliée vit encore pour le plus grand bien du traité de la France et des Alliés.

Les Malentendus Franco-Américains

Ma confiance dans la pérennité de l'amitié entre la France et les Etats-Unis reste inaltérable.

Les malentendus pourraient être mille fois plus grands encore et plus nombreux que je n'en douterais pas.

Pourquoi? Parce que les sentiments et les intérêts des deux peuples la rendent à la fois inévitable et nécessaire. Leur union est écrite dans les destinées de l'humanité, et la paix de l'humanité ne peut être assurée que par leur action commune.

Laissons donc passer les nuages, laissons-les passer avec confiance, et attendons l'aube qui ne tardera pas.

De novembre 1914 à avril 1915, j'ai parcouru les Etats-Unis, faisant à peu près chaque soir une conférence dans une ville nouvelle. Les instructions reçues avant mon départ m'imposaient, au point de vue de la propagande, la plus grande réserve. Je ne bornais donc à parler, sous un prétexte ou sous un autre, de la femme française si méconnue. Pendant ces six mois, les événements se succédaient: atrocités allemandes, résistance française. Les faits peu à peu étaient dévoilés, le cœur de ce grand peuple commençait à battre à coups plus précipités, et bientôt, il me fut impossible de garder la réserve prescrite. Mon auditoire m'entraînait: "Parlez-nous de la France!" me criait-on. On pense que je ne me fis pas prier. On exigeait de moi des occasions de manifester.

Un de mes souvenirs les plus émouvants de la guerre - et je n'ai pas manqué de sujets d'émotion - est celui d'un déjeuner qui me fut offert, en avril, à New-York, par les financiers de Wall Street. Des orateurs, en parlant de nous, mirent mon impassibilité de commande à une rude épreuve: quelle ne supporta pas. Ce que l'on dit et ce que je répondis, je ne le sais plus, mais ce que je n'ai pas oublié, c'est qu'à la fin, la plupart des convives, dit-on, criaient: "Vive la France!" et que le bon M. Choate m'embrassait, et que je pleurais...

D'avoir ainsi, pendant cent cinquante soirées, reçu, provoqué, partagé l'émotion d'un auditoire au cours de cette période tragique, cela me permet peut-être d'avoir un peu compris l'âme américaine.

Sa caractéristique, je crois, est le désir de bien faire, le désir de faire mieux que tout autre, et la foi dans sa possibilité de faire mieux que tout autre.

Une véritable religion, à laquelle d'ailleurs elle prête toutes les autres - est celle du développement de la personnalité humaine, de son amélioration en force et en dignité. Il n'a guère été prouvé de plus grande erreur que celle qui a fait dire que l'Américain manquait d'idéal. La jeunesse ne peut en manquer, et l'on définit presque complètement le caractère des citoyens du Nouveau Monde en disant qu'ils sont jeunes. Tous sont jeunes. L'âge, le mur et la vieillesse n'existent pas, chez eux. Sous des cheveux blancs, on voit des regards ardents, confiants, entreprenants, décidés. Les suivants démontrent peut-être un jour, que de ces melting-pot, l'humanité sort comme une fontaine de jeunesse, et ils en donneront comme preuve le nombre si grand de visages au profil grec qu'on rencontre au pied des sky-scrapers. Mais je leur laisse ce soin.

Il suffira peut-être d'avoir rappelé ces traits de caractère pour avoir montré une fois de plus que ce peuple et le nôtre sont faits pour s'unir.

Ils en ont déjà donné plus d'une preuve.

Que se passe-t-il donc, qui permet à quelques esprits timorés de s'inquiéter au sujet de l'avenir de cette amitié?

Je ne parle pas des dissentiments que peuvent séparer nos gouvernements; je ne suis pas un homme poll-

Continué à la deuxième page

Le Chemin de la Victoire

M. Louis Madelin, l'éminent homme de lettres, vient de clore une série de conférences intitulées "Le Chemin de la Victoire", faite sous les auspices de la "Société des Conférences", à Paris. (Nous reproduisons la préface de sa dernière conférence, qui est un admirable hommage rendu aux enfants héroïques de la France, qui ont combattu pour son salut et pour celui de l'humanité. - Rédaction.

Remontons aux premières heures de guerre. Rappelons-nous ce que je disais dans ma première conférence: si préparez qu'elle se croit, la France est, en août 1914, bien dominée au regard de l'adversaire que pendant des mois elle affrontera seule. C'est que si elle a, dans le secret de son cœur, désiré passionnément, avec la revanche, la reprise des provinces perdues, elle n'a osé, dans son humanité toujours généreuse, "vouloir" une guerre dont on savait qu'elle serait effroyable. Et qui ne veut pas la guerre ne la prépare jamais complètement. L'Allemagne, elle, depuis des années, voulait cette guerre et, parlant, la préparait. J'ai dit avec quel luxe d'armements et quelle persévérance dans l'entraînement. Et vous savez que j'ai pu dire que nous sommes, le 1 août 1914, David marchant contre Goliath.

Contre ce géant, qui pouvait effacement acquer notre bras? Le sentiment que la France, cette fois, devait vaincre ou mourir. Le sang des héros se soulevait dans notre poitrine; toutes les vertus de la race se recueillèrent. Elles s'étaient ainsi précipitées aux heures d'extrême péril, en 1429, quand Jeanne d'Arc parut, en 1792, quand, à Paris, l'on proclamait la patrie en danger, les morts parlaient en nous, - que dis-je, criaient. Trois août 1914! Plaintes tristes, lueurs défilant, quelles politiques, discussions religieuses, luttes sociales, tout partit en une heure oubliée. Le pays debout, face à l'ennemi, face au danger, face à la mort, se révéla plus beau qu'il ne l'avait jamais été. Tous les idéaux se fondirent d'un élan, l'esprit de la croisade et l'esprit de la Révolution, parce qu'avec la Patrie, on allait défendre le Droit contre la barbarie et le Dieu bon contre l'odin destructeur. La discipline qu'on disait abolie se rétablit, consentie par les plus réfractaires. Une gravité serene, faite d'une absolue confiance en la sainteté du notre cause, se répandit en notre âme. L'esprit de sacrifice s'accusa, se précipita. Il ne fallait pas à tous égards si naturelle, qu'il en devenait aisé. Et le soldat descendit dans la lice sans peur comme sans jactance, attendant, sinon sans espoir, du moins sans timidité, la formation, du moins sans timide, l'espérance vaincue, il était sûr de ne pas fléchir.

Il ne fléchit point; l'enthousiasme de l'âme. La supériorité des forces était du côté de l'assaillant; elle se déjouait des effets de la surprise; traitement allégué grâce à une admirable violation des serments échangés, c'est été miracle que la victoire fut le premier coup par nous remportés. Le coup de Jarnac de Belgique faillit réussir; Charleroi en fut le premier résultat. Par ailleurs, nos armées, bouillantes de cette énergie presque folle dont nos ancêtres avaient parfois donné des preuves, s'étaient jetés à l'assaut avec une générosité sans réserve. Leur vaillance même avait été l'élément principal de leur défaite.

Alois, un grand chef, dont l'âme avait été pour leur fortune avant tout "une tête froide", saisit sans hésitation la bataille mal engagée et la transféra en quelque sorte

sur le terrain où, toutes les conditions prévues étant réunies, il se déclarait sûr de vaincre. A la voix de Joffre, les armées avaient retourné sans désordre, à sa voix, elles se retournèrent et ces morts ressuscitèrent. Ce fut la Marne immortelle.

L'Allemand déconcerté, tout en reculant, méditait une revanche. Les armées qu'il n'avait pu crever, il entendit les tourner. Le grand chef le comprit. Il lança vers le nord ses meilleures forces sous son meilleur lieutenant. Ce fut la course à la mer. Et quand, se jetant sur l'Yser derrière les malheureux Belges en retraite, l'ennemi croyait percer jusqu'au Pas-de-Calais, il trouva Foch et ses corps français. Et l'invasion fut, sur les bords de l'Yser, figée comme sur les bords de la Marne.

L'ennemi était arrêté; ayant perdu ses plus beaux soldats, il était momentanément paralysé. Mais il déblatrait un gaz précieux: avec la Belgique, nos plus riches cantons. Il entendit, en attendant l'heure d'un nouvel assaut, river l'invasion dans notre flanc. Il creusa ses tranchées. Mais déjà nous creusions les nôtres.

C'est que, plus que lui-même, nous avions alors intérêt à voir se fixer la guerre. Nous avions dans notre effort épuisé nos munitions et usé notre matériel. J'ai dit quel autre effort était nécessaire pour que, l'invasion arrêtée, la victoire, un jour, nous permit de le refaire. C'était à notre industrie qu'il était demandé. Pour qu'elle travaillât à forger l'arme de la victoire il fallait qu'elle travaillât à forger la nation un mur sévère. Il s'éleva.

A l'abri de ce mur, nous travaillions. Ce fut un autre miracle. Nous avions précisément perdu les provinces d'où nous tirions notre fer et notre charbon, on se faisait notre fonte, on se trempait notre acier, les trois quarts de nos mines, la moitié de nos charbonnages, les deux tiers de nos hauts fourneaux, 80 pour cent de notre outillage. Il fallait avant de forger sur l'ennemi, au jeu dit, qu'on forçât l'ennemi. Un admirable patriote, doublé d'un grand administrateur, Alexandre Millerand, dès septembre en organisant le travail, organisa la victoire. Lorsqu'en mai 1915, en septembre 1915, nous voulûmes essayer nos forces nouvelles, on vit bien, aux résultats de nos premiers assauts, que si nous n'avions point encore compris la supériorité des moyens, nous avions, du moins, reconquis l'ascendant sur l'ennemi. Nous ne pûmes enfoncer ses lignes, mais, les entant, le soldat français sentit sa force renaissante et en prit une confiance des plus imperturbables en sa vertu.

Il avait, durant un an, dans l'effort gigantesque des tranchées, fait preuve d'une vertu nouvelle: l'endurance. Ce n'était pas seulement de levées de terre qu'il avait fait le mur, mais de solides poitrines en bataille des cours sans effort. La nation, par sa vertu aussi, avait celle de ses soldats, chauffés par le feu de la bataille, et par le feu de la victoire, elle fut le premier résultat. Par ailleurs, nos armées, bouillantes de cette énergie presque folle dont nos ancêtres avaient parfois donné des preuves, s'étaient jetés à l'assaut avec une générosité sans réserve. Leur vaillance même avait été l'élément principal de leur défaite.

DERNIERES NOUVELLES DE PARTOUT

True translation filed with the Postmaster at New Orleans, La., on Tuesday May 11, 1920, as required by Act of October 3, 1917.

Le cabinet italien a été renversé par une combinaison du parti du peuple et des socialistes par un vote de 193 contre 112. Le premier Nitti ayant demandé que le vote soit considéré comme un vote de confiance, a été forcé de donner sa démission.

Le gouvernement allemand n'enverra pas de délégués à la conférence de Spa à moins que les troupes françaises se retirent de Frankfort.

La responsabilité pour la résidence permanente de l'ex-kaiser en Hollande vient d'être mise complètement et exclusivement sur le gouvernement des Pays-Bas, par le Premier Lloyd George, dans la note qu'il lui a adressée le 24 mars dernier - et qui a été publiée dans le "Livre Orange" qui contient les documents relatifs à la demande de l'extradition du Comte Hohenzollern. Cette note fait remarquer que Guillaume, malgré les précautions qui ont été prises, est, néanmoins, un danger très sérieux, tant qu'il n'est pas à plus de 40 kilomètres de la frontière allemande et un centre puissant de propagande et une menace constante pour la paix du monde.

Le ministre de guerre français, M. André Lefèvre, dit que l'armée allemande est actuellement forte de 644,000. Les autorités militaires anglaises croient ce chiffre exagéré. Le maréchal Foch et le premier Millerand vont se rendre à Londres pour démentir la vérité de cet exposé.

Mexico City, capitale de la république mexicaine, et Tampico, ont été pris par les troupes du général Obregon sans difficulté.

Le général Francisco Murguía, commandant en chef des troupes de Carranza, avant d'évacuer la capitale mexicaine, fit assassiner tous les prisonniers politiques à Santiago par les soldats qui se trouvaient quinze généraux.

Le fameux général Villa s'est rendu prisonnier et a l'intention de se retirer complètement des affaires politiques mexicaines.

Les généraux Álvaro Obregon et Pablo Gonzales ont pris possession de Mexico City, la capitale de la République mexicaine.

Une dépêche, qui n'a pas été confirmée, annonce que le président Carranza est prisonnier entre les mains des rebelles.

Les premiers ministres français, anciens et italiens, Millerand, Lloyd George et Nitti, semblent être fermement d'accord sur le point de ne pas accéder à l'Allemagne aucune concession au sujet du paiement des indemnités, etc., exigées par le traité de paix.

La situation en Pologne est très favorable aux Polonais, qui ont maintenant une armée de 800,000 hommes bien approvisionnée par la France. Les Ukrainiens, Esthoniens et Lithuaniens font cause commune avec les Polonais, qui marchent de succès en succès, rendant la situation des bolchévistes, qui sont en pleine retraite, bien précaire. Les Polonais ont pris plus de 25,000 prisonniers, 120 canons et une grande quantité de munitions de guerre.

Continué à la quatrième page.